

Les lectures de ce jour nous parlent du regard chrétien sur la réussite ou même l'ambition. Et c'est l'occasion de lever un triple malentendu sur le sujet. Le premier malentendu est celui que Nietzsche a entretenu en présentant du christianisme comme la religion de l'échec et du ressentiment. Disons-le tout net, il n'y a rien de plus faux : Dieu ne veut pas que nous choissions l'échec contre la réussite, bien au contraire! D'ailleurs le fameux chant du Serviteur souffrant dont un extrait nous a été donné aujourd'hui en première lecture, commence par: « Mon serviteur réussira, dit le Seigneur; il montera, il s'élèvera, il sera exalté ! » (Is 52,13). La soif de réussite habite le cœur de l'homme et c'est Dieu qui a créé ce cœur. Qui de nous n'a pas rêvé un jour d'être sur le podium ? Jacques et Jean, les fils de Zébédée qui avaient été parmi les premiers appelés par Jésus veulent être sur le podium avec lui: « Accorde-nous de siéger, l'un à ta droite et l'autre à ta gauche, dans ta gloire ». Jésus ne blâme pas leur ambition, il ne s'indigne pas comme les dix autres mais il leur pose la question: « Pouvez-vous boire à la coupe, recevoir le baptême ? »

Jacques et Jean veulent la réussite comme on veut gagner aux élections. Il y a là un second malentendu : Il arrive encore assez souvent que l'on ait de la réussite chrétienne une vision assez politique. Qu'on se l'avoue ou non, on regrette le temps où l'Eglise tenait le haut du pavé et dominait la vie politique. Du coup on reproche au pape ou aux évêques de ne pas avoir la faveur des médias, d'avoir de piètres résultats dans les sondages... Quels que soient les résultats des paroissiens aux communales, résultats dont on peut par ailleurs légitimement se réjouir, il faut bien dire que la vraie réussite chrétienne n'est pas de type politique. Elle s'en distingue fondamentalement parce qu'elle intègre l'échec, elle est une traversée de l'échec et du paroxysme de l'échec qu'est la mort. « Vous ne savez pas ce que vous demandez. Pouvez-vous boire à la coupe que je vais boire, recevoir le baptême dans lequel je vais être plongé ? » Jésus connaît le Serviteur dont parle Isaïe. Il sait qu'il est venu pour servir le plan de Dieu et que sa réussite doit dépasser les petites réussites humaines, toujours très limitées. Et les disciples vont accepter cela : « Nous le pouvons », répondent-ils d'un seul cœur, ils sont prêts à entrer dans la logique du serviteur, ils sont prêts à servir ! Mais même à

ce stade il subsiste encore une ambiguïté qui peut être source d'un troisième malentendu car que signifie « servir » ?

Que signifie servir le plan de Dieu notamment lorsqu'on est laïc, père ou mère de famille, étudiant ? Certainement pas passer son temps à la cure ou dans la sacristie. Le concile Vatican II a vivement encouragé les laïcs à être eux aussi l'Eglise dans leurs lieux de travail et la société en général; mais un paroissien m'interpelait un jour en me disant: « C'est très joli d'appeler les laïcs à prendre leur place mais où trouver le temps de se former pour pouvoir répondre de l'Eglise dans les débats actuels; et puis, dans l'entreprise ou à l'université, notre capacité d'action est singulièrement réduite ». Alors le problème est-il insoluble ?

Il convient de rappeler que Jésus lui-même est passé par là. Devant Pilate, sa parole et, plus encore, son action sont réduites à pas grand chose. A la fin, il se tait. L'épître aux Hébreux nous le rappelle encore aujourd'hui: « Le grand prêtre que nous avons n'est pas incapable de partager notre faiblesse ». Servir quand on ne sait ni dire ni faire, c'est s'unir à celui qui a donné sa vie en rançon pour la multitude. Notre réussite n'est donc pas d'abord à la mesure de ce que nous faisons pour le Christ ou pour son Eglise ou de la puissance de notre discours pour les défendre mais d'abord de ce que nous sommes rendus capables de supporter patiemment en nous unissant à la passion selon les promesses contenues dans le livre d'Isaïe: « S'il fait de sa vie un sacrifice d'expiation, le juste, mon serviteur, verra sa descendance ».

Baptisés dans la mort du Seigneur, communiant chaque dimanche à son sacrifice, nous sommes appelés comme Jacques et Jean à entrer toujours plus avant dans ce qui fait la spécificité de notre condition de Chrétiens. Dans ce monde où « les grands font sentir leur pouvoir », nous sommes ceux qui devraient témoigner que la véritable réussite humaine passe par la faiblesse. Croyons-nous suffisamment à la formidable puissance de résurrection cachée dans la croix du Seigneur? Une fois cela intégré, il est clair qu'il sera bon de se former, autant que nos tâches nous le permettront, pour pouvoir rendre compte de l'espérance qui nous habite et agir en chrétien dans le monde. Mais il se sera opéré un renversement de perspective. Il ne s'agit plus de défendre notre affaire ou notre idéologie comme si notre vie et l'avenir du christianisme en dépendait. Tout part désormais d'une paix définitivement acquise par le Christ mort pour nous et ressuscité dans la gloire. Amen !